

Gauvreau, lecteur de Roland Giguère

Gilles Lapointe

Volume 46, numéro 3 (265), septembre 2004

Roland Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, G. (2004). Gauvreau, lecteur de Roland Giguère. *Liberté*, 46(3), 26–33.

Gauvreau, lecteur de Roland Giguère

Gilles Lapointe

Il aimait en lui l'étrange insecte à grosse tête, aux yeux globuleux, au corselet de turquoise et d'or. Lui l'épormyable en personne, véritable entomologiste du vers, frappé par « l[e] rose occulte » des ailes, restera captif du vol plané de cette libellule, née aux feux de l'aurore, un « jour de rose ovaire ». Cette image d'éclosion tirée de *L'âge de la parole*, signe d'un inépuisable recommencement du monde, ne sera pas seule à émouvoir Gauvreau. Si, à défaut d'écrits ou de témoignages précis, on ne sait trop encore aujourd'hui ce que Giguère pensa de Gauvreau, un écrivain pour qui l'exploration des limites fut l'œuvre d'une vie, il en va cependant tout autrement du poète exploréen qui s'est pénétré à plusieurs reprises du langage poétique de Giguère, s'efforçant de rendre compte avec justice et mesure de l'expérience d'écriture du poète typographe et artisan.

Lorsqu'on examine, ne serait-ce qu'en surface, la nature du rapport qui unit Claude Gauvreau à Roland Giguère, on est tout de suite frappé par les marques d'amitié et d'intelligence, d'affection et d'estime intellectuelle exprimées par Gauvreau à son endroit. De quatre ans son aîné, Claude Gauvreau sait bien que la poésie de Giguère est d'une qualité différente, qu'elle le distingue d'emblée des Rémi-Paul Forgues, Jean-Claude Dussault, plus tard Gilles Groulx ou Jean-Paul Martino, dont il suit patiemment les progrès et commente les travaux dans ses chroniques journalistiques. De la nuit québécoise surgissent ainsi de temps à autre des figures singulières. Les tout premiers mots de Gauvreau, d'une banalité feinte, insistent sur ce fait d'exception, car dans ce milieu qui ne sait encore percevoir ni admettre facilement l'existence d'hommes de lettres, cette reconnaissance a valeur de proclamation : « Roland Giguère est un poète ». Suit cette interrogation lucide, assez

désespérée sur le fond : « Y a-t-il dix Canadiens français dont on puisse écrire cette phrase ? » (HP, 5)¹. Dans un passé récent, les automatistes, on le sait, n'ont pas dissimulé leur enthousiasme lors de la découverte du *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe, qu'ils se sont empressés à juste titre de faire paraître chez Mithra-Mythe. Lorsqu'est lancé le recueil *Yeux fixes*, faisant peu de cas des sympathies connues de Giguère, qui le rapprochent davantage de Pellan que de Borduas, Claude Gauvreau partage aussitôt de façon non équivoque son sentiment avec les lecteurs du *Haut-Parleur* : « J'ai été ému par cette poésie. Et je déclare loyalement que peu de poètes se pourraient targuer d'être parvenus à me toucher profondément » (HP, 5). Rare aveu en effet de la part de Gauvreau, dont le jugement sûr et impartial était exercé disait-il à la façon d'un cyclope, selon un point de vue unique et subjectif, une perspective critique qui a toujours surpris Jacques Ferron, son lecteur le plus fidèle et le plus compréhensif. Or rappelons que quelques mois à peine auparavant, dans une de ses chroniques journalistiques, Gauvreau avait annoncé publiquement, tout en associant le nom du jeune Roland Giguère à cette transformation majeure, que « l'ère conquérante du futur imminent² » serait celle de la poésie. Gauvreau n'allait pas se récuser au cours des années subséquentes, restant fidèle à cette intuition clairvoyante qui l'a amené à reconnaître en Giguère l'un des tout premiers poètes d'ici.

Que Claude Gauvreau figure aujourd'hui parmi les rares observateurs à anticiper le renouvellement en profondeur qui allait marquer la poésie des années 50 et 60 au Québec a de quoi surprendre. Tout en le sachant depuis toujours un témoin attentif de

¹ Les citations de Claude Gauvreau sont tirées de « Roland Giguère, poète du Nouveau-Monde », *Le Haut-Parleur*, 28 juillet 1951, p. 5 ; « Le magicien du dedans », *La barre du jour*, décembre 1967-mai 1968, p. 142 et « Les affinités surréalistes de Roland Giguère », *Études littéraires*, vol. 5, n° 3, décembre 1972, p. 501-511. Nous renvoyons directement à ces textes, sous l'abréviation HP, BJ et ÉL.

² Claude Gauvreau, « Barroques (sic) canadiens dans les Pays-Bas », *Le Haut-Parleur*, 3 février 1951, p. 2.

l'évolution des courants qui dominent la scène culturelle montréalaise de son époque, la précarité bien réelle de son état de santé et ses multiples séjours en institution psychiatrique au cours de ces années qui le tenaient la plupart du temps à l'écart durant de longues périodes auraient dû miner sa capacité d'analyse de « ce climat de civilisation imparfaite où nous vivons » (ÉL, 502). Pourtant certains jugements éclairés de Gauvreau dans ses échanges épistolaires privés avec Borduas en 1953, puis en 1956, viendront étayer en la nuanciant encore davantage cette perception première, mettant en valeur de façon répétée la qualité d'initiateur, voire de fondateur, de Roland Giguère, dont le premier recueil s'intitule de façon quasi programmatique *Faire naître*. Giguère, alléguera Gauvreau dans « Le magicien du dedans », paru dans le numéro que *La barre du jour* consacre au poète en 1967, est « l'un des premiers poètes au Canada, à avoir mis l'accent sur le monde intérieur de l'homme » (BJ, 142), explorant à sa manière, à l'instar des automatistes, ce continent d'ombre. À l'examen, les textes de Claude Gauvreau sur Giguère, et surtout celui, plus pénétrant, de sa conférence intitulée « Sur Roland Giguère poète » rédigée seulement un an et demi avant sa mort montrent qu'aucun poète québécois contemporain n'aura davantage compté pour lui. Et lors de cette conférence, prononcée au Musée d'art contemporain de Montréal, dans une formule qui fera florès, Gauvreau lui rendra le puissant hommage que l'on sait, déclarant que « toute la poésie vivante du Québec découle avec une libéralité sans faille de celle de Roland Giguère » (ÉL, 511).

Si Roland Giguère trouve grâce aux yeux de Gauvreau, c'est qu'il occupe à l'autre extrémité du spectre un lieu situé tout à l'opposé du sien. Lui, le « baroque fruste » reconnaît précisément en Giguère le « moins baroque » de nos poètes vivants. « Son instinct de la proportion fine, expliquera Gauvreau, son appropriation aisée d'une élégance éthérée, son assimilation naturelle et vigoureuse de la culture, son dépouillement de tout primitivisme l'apparentent directement aux grands écrivains de la France »

(*HP*, 5). Il est vrai que Gauvreau apprécie pour leur délicatesse « le délié de sa phrase, la minutieuse fragilité resserrée de ses images, sa concision qui transmet plus d'électricité extasiante que n'importe quelle prolixité, en un mot sa plébéienne aristocratie » (*ÉL*, 505). Lorsqu'il s'agira de faire sentir la beauté des vers de Roland Giguère, Gauvreau dira à sa façon imagée qu'il se fait l'impression d'être « un éléphant cherchant à disséquer une libellule » (*BJ*, 142). À cet égard, il faut bien comprendre que Giguère, « un poète frémissant que ronge jusqu'aux os l'inspiration » (*HP*, 5) est aux antipodes de ces « brutes magnifiques » à la « fougue barbare, vociférante, volcanique » (*HP*, 5) tel Paul-Marie Lapointe, que Gauvreau cite ici en exemple, mais aussi et surtout Gauvreau lui-même. « Un immense poète lyrique est toujours un mégalo-mane » (*ÉL*, 507), confie-t-il aussi, comme s'il prévenait déjà les objections de ses futurs détracteurs, soutenant fermement « que le poète est la dernière espèce de devin que le vingtième siècle renferme » (*ÉL*, 507). De plus, on observe que ses éloges à l'endroit de Giguère s'accompagnent à l'occasion d'énoncés insolites, qui semblent parodier son attrait un peu mécanique pour l'image surréaliste : « Giguère avance dans la vie comme un robot mobile ». Il « n'éjacule plus les images comme une manivelle infaillible ». Ou encore : « Giguère pédale farouchement sur l'autostrade de l'authenticité » (*HP*, 5). Et Gauvreau exprimera une *narquoiserie* non dissimulée lorsqu'il fera remarquer que Erta est un anagramme du mot « raté » !

Mais plus essentiellement Roland Giguère, dont les recueils au début des années 50 se succèdent rapidement aux yeux de Claude Gauvreau, est un poète publié. Lui, dont l'œuvre poétique reste encore inédite dans sa quasi-totalité, loue non sans une pointe d'envie les « dynamiques compositions typographiques » (*HP*, 5) de Giguère. Cette disparité entre les deux poètes n'entachera cependant pas leur relation qui restera, selon toute apparence, cordiale, et il n'est pas surprenant de voir figurer en 1953 le nom de Roland Giguère parmi la quinzaine d'invités triés sur le volet

pour une séance de lecture privée par Claude Gauvreau de son roman inédit *Beauté baroque*. Au retour d'Europe de Giguère en 1956, les deux poètes renouent alors que Claude Gauvreau prépare aux Éditions Erta, avec l'étroite complicité de Giguère, la publication de son recueil *Sur fil métamorphose*, illustré par Jean-Paul Mousseau. Ce geste d'amitié de Giguère compte plus qu'on ne saurait le dire pour Gauvreau, dont la réputation et la santé ont beaucoup souffert de ses derniers internements, et dont les exigences sont exacerbées par la longue attente d'un éditeur (à la décharge de ces derniers, et tout particulièrement d'André Goulet des Éditions d'Orphée, qui entreprit à une certaine époque cette tâche ardue, on ne doit pas sous-estimer les difficultés de réalisation posées par la composition typographique et la mise en recueil des poèmes exploréens de Gauvreau, ainsi que le découvriront à leur tour un peu plus tard les responsables des éditions Parti pris qui mèneront à son terme, mais à quel prix, le projet d'édition des *Œuvres créatrices complètes*).

Claude Gauvreau dira que le geste de Giguère à son endroit n'aura aucunement altéré son jugement et l'on est tenté ici de lui donner raison. Il juge en effet que son appartenance à une autre école littéraire que celle de Giguère lui confère la distance nécessaire pour apprécier son œuvre en toute impartialité et ne pas lui marchander « la moindre reconnaissance de vénération fraternelle qui lui est due » (*ÉL*, 505). Si Gauvreau a naguère applaudi l'action de Giguère lorsqu'il s'est joint au groupe Cobra, dans la lutte des jeunes surréalistes révolutionnaires contre le refus de Breton de s'associer au Parti communiste, ou lors de sa participation à la revue *Phases* aux côtés de Marcelle Ferron, Fernand Leduc et Jean-Paul Riopelle, il se fait aussi par la suite plus critique envers lui : la rencontre tardive entre Giguère et Breton en 1959 et la participation du premier à la IX^e Exposition surréaliste à New York en 1961 n'impressionnent pas favorablement Gauvreau ; elles vaudront même à Roland Giguère la qualification de « surréaliste tardif » et Claude Gauvreau raillera à quelques reprises en privé aussi bien

qu'en public le « masochisme » de Giguère, qu'il dira hérité directement d'Éluard. De manière significative, lors de sa conférence au Musée d'art contemporain de Montréal en 1970, Gauvreau introduira son propos en mettant l'accent précisément sur le surréalisme que poursuit encore aveuglément selon lui Giguère, cette « chose morte » dont il faut bien accepter, dit-il, depuis le décès de Breton surtout, la dissolution définitive.

Si Claude Gauvreau en cette occasion prend manifestement plaisir à présenter Giguère « comme un surréaliste ingénu au pays revêché de Guy Sylvestre et Françoise Loranger » (ÉL, 502), c'est qu'il se montre préoccupé, plus que jamais, des diverses étapes de l'évolution du discours poétique. Figuratif de l'imagination, obéissant sciemment à l'étrangeté indissociable du monde intérieur, Gauvreau veut démontrer hors de tout doute que Giguère appartient de plain-pied à la « révolutionnaire famille surréaliste » (ÉL, 509). Et, en automatiste convaincu, rompu au discours des avant-gardes, Gauvreau ne manque pas d'évaluer pauvrement le caractère « prophétique » de la poésie de Giguère, poussant d'ailleurs l'audace jusqu'à se demander si celle-ci jouira d'une quelconque fortune posthume, la voix de Giguère ne valant peut-être qu'auprès de ses contemporains. Et si Giguère appartenait, suggère-t-il encore plus lestement, au passé (mais il faut voir dans quelle lignée vertigineuse trouve place le poète !), comme Hugo, Mallarmé, Rimbaud et Apollinaire avant lui ? Bousculant à dessein l'ordre chronologique, Gauvreau propose en contrepartie le déroulement évolutif suivant : Miron (figuratif d'après modèle, c'est-à-dire expressionniste), Giguère (figuratif d'imagination, c'est-à-dire surréaliste) et Gauvreau (non-figuratif d'imagination) se situant évolutivement après Miron et Giguère qui sont plus jeunes que lui. « Le non-figuratif d'imagination n'aurait jamais pu naître sans le figuratif d'imagination » (ÉL, 511) explique Gauvreau, qui se ménage en fin de compte, la meilleure part, mais reconnaissant aussi sa dette envers l'antécédent qui l'a bien, de plus d'une façon, « fait naître ». Occupant « exactement la fissure sans lui

béante après l'abstraction et avant le non-figuratif » (ÉL, 509), Giguère en définitive représenterait dès lors un maillon essentiel de la chaîne qui mènerait jusqu'à lui !

Alors une tâche essentielle de la critique d'art moderniste, la distinction entre l'abstraction au sens propre du terme et la figuration — cette querelle qui, dira Jean Bazaine, divise âprement les peintres, entre la « future maîtresse abstraite » et la « vigilante épouse figurative » — a depuis beaucoup perdu de son relief, pour les raisons que l'on sait. On aura cependant noté au passage à quel point est absente des propos de Gauvreau l'activité plastique de Giguère. Ce silence de Gauvreau est éloquent, surtout lorsqu'on observe que l'envoi de son recueil *Sur fil métamorphose* à Borduas en février 1957 a été précédé quelques jours auparavant d'une exposition de dessins personnels chez lui (la seule que Gauvreau, du reste, tiendra de son vivant). Pour le critique d'art Rodolphe de Repentigny, il s'agit « d'un travail poétique graphique indissociable d'une œuvre poétique littéraire⁴ » — pointant assez nettement les affinités de cette pratique inédite pour Gauvreau et l'approche multidisciplinaire préconisée par Roland Giguère, qu'il fréquente régulièrement à cette époque, et dont Gauvreau, qui n'est pas insensible à la double injonction d'Henri Michaux, a été tenté un temps de suivre l'exemple.

Alors qu'au mieux, on peut se hasarder, dans le cas de Giguère, à formuler quelques vagues hypothèses (comment ne pas déplorer qu'on ne puisse procéder à une véritable lecture croisée Giguère-Gauvreau ?), certains indices donnent à penser que son silence ne doit pas être interprété comme un désaveu et qu'il manifestait au contraire de la considération, voire du respect pour le projet poétique de Gauvreau. Si Giguère exprima, on le sait, en effet publiquement et sans trop de ménagements ses

⁴ Rodolphe de Repentigny, « Dessins poétiques de Claude Gauvreau », *La Presse*, 25 janvier 1957, p. 15.

réserve à l'endroit de l'automatisme québécois, expliquant que Borduas et son groupe n'avaient su capter qu'une facette du surréalisme qu'ils érigèrent par la suite en doctrine, il n'en tint apparemment pas rigueur à Gauvreau, lui qui aspirait pour sa part à ce que l'automatisme soit reconnu comme « une révolution morale indéracinable⁵ » et pour qui « l'intransigeance automatiste » représentait au Canada, dira-t-il, le seul principe de libération⁶ ». Que chacun, en définitive, ait beaucoup compté pour l'autre, il n'est nul besoin de le démontrer davantage. Occupés tous deux à construire un langage dans le langage, ils savaient que le poète est avant tout un homme d'action solitaire.

⁵ Claude Gauvreau, Lettre du 11 septembre 1954, dans *Lettres à Paul-Émile Borduas*, édition critique sous la direction de Gilles Lapointe, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2002, p. 142.

⁶ *Ibid.*